

— "Je me balade, mais je ne fais pas attention aux champs comment ils sont fait ou comment le gars les travaille. Je ne regarde que la terre que je travaille et si c'est comme il faut. Je suis né ici, alors je connais tout par coeur. La seule chose que j'ai faite, c'est planter des saules pour faire de l'ombre aux canards, c'est ce qui pousse le plus vite. C'est sûr que ça fait mieux pour le paysage."

Eugène Duprat, éleveur dans le Mézinais.

Mémoire de Séminaire

—

Enseignant : Michel Barrué
Directeur de mémoire : Patrick Perez

—

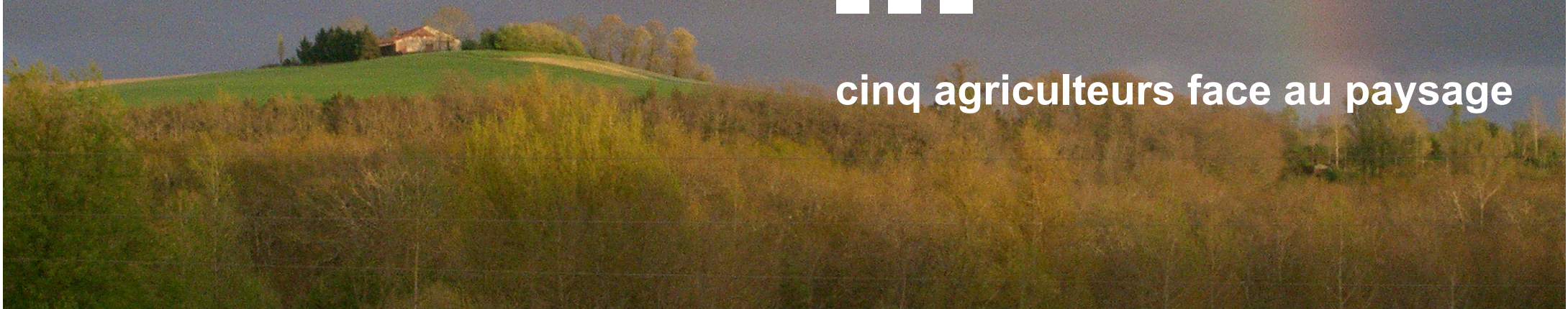
M12 - Année Universitaire 2010/2011
École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse

chatain christophe

Regards paysans



cinq agriculteurs face au paysage



Mémoire de Séminaire

CHATAIN Christophe

Enseignant : Michel Barrué
Directeur de mémoire : Patrick Perez

" Regards paysans... "
ou cinq agriculteurs face au paysage.

M12 - Année Universitaire 2010/2011
École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse

- " *Quand l'automne et l'hiver arrive, on attend le printemps.
On attend le changement, on passe notre vie à ça...* "

Jean-Pierre Cabianca

à mes filles....

Sommaire

Introduction.	7
1 / Le paysage du Mézinais :	
Le triangle d'Or. Les entités paysagères gasconnes, landaises et gersoises.	11
2 / Portraits d'Agriculteurs :	
"C'est joli un prés." Jean-Pierre CABIANCA, Retraité de l'armée de terre et éleveur de bovins de 52 ans	31
"Ça restera comme ça." Georges CABIANCA, Agriculteur exploitant en retraite de 76 ans	39
"Je suis un jeune ouvrier agricole." Guillaume DE BORTOLI, Agriculteur employé de 33 ans	47
"Chez les voisins." Rogers DE BORTOLI, Agriculteur exploitant de 55 ans	53
"Jamais sans mes veaux." Eugène DUPRAT, Éleveur exploitant de 53 ans	61
Conclusion	71
Epilogue	71
Annexes	83
DVD	

Introduction

Le paysan est un faiseur de paysage mais en a-t-il seulement la conscience.

Le mot "paysage" évoque pour nous beaucoup de choses, notre culture du paysage est formatée par notre entité urbaine et nos racines rurales.

Pour ces gens de la campagne (et nous de la ville...), la notion de paysage existe-elle et quelle définition en ont-ils ?

Les visiteurs que nous sommes, faisons le "paysage" comme le regard du spectateur fait l'oeuvre ; mais eux qu'en pensent-ils ?

L'étude commence par une série de questions à laquelle ce mémoire devrait tenter de répondre. En révélant la notion de propriété comme étant une limite dans le paysage ; partager le sentiment d'appartenance à une terre ; percevoir l'appréhension du paysage ou le rapport entretenu avec la construction de celui-ci...

Le contexte construit une analyse fine ; il mettrait en relief cette vision du paysage, en pointant du doigt la révolution des outils agricoles comme étant un facteur de modification brutale du paysage ; connaître l'ampleur des ressources face à une nature exploitée ; faire le point sur la composition d'un paysage tributaire d'une nature vivante ; enfin, écouter leurs engagements pour les paysages agricoles de demain...

Le discours de ces cinq agriculteurs du Lot-et-Garonne et du Gers, suffit à comprendre et retrouver ces différentes idées. La somme d'informations composée dans ce dialogue avec eux, nous indique des pistes et le travail de mémoire se trouve dans leurs paroles.

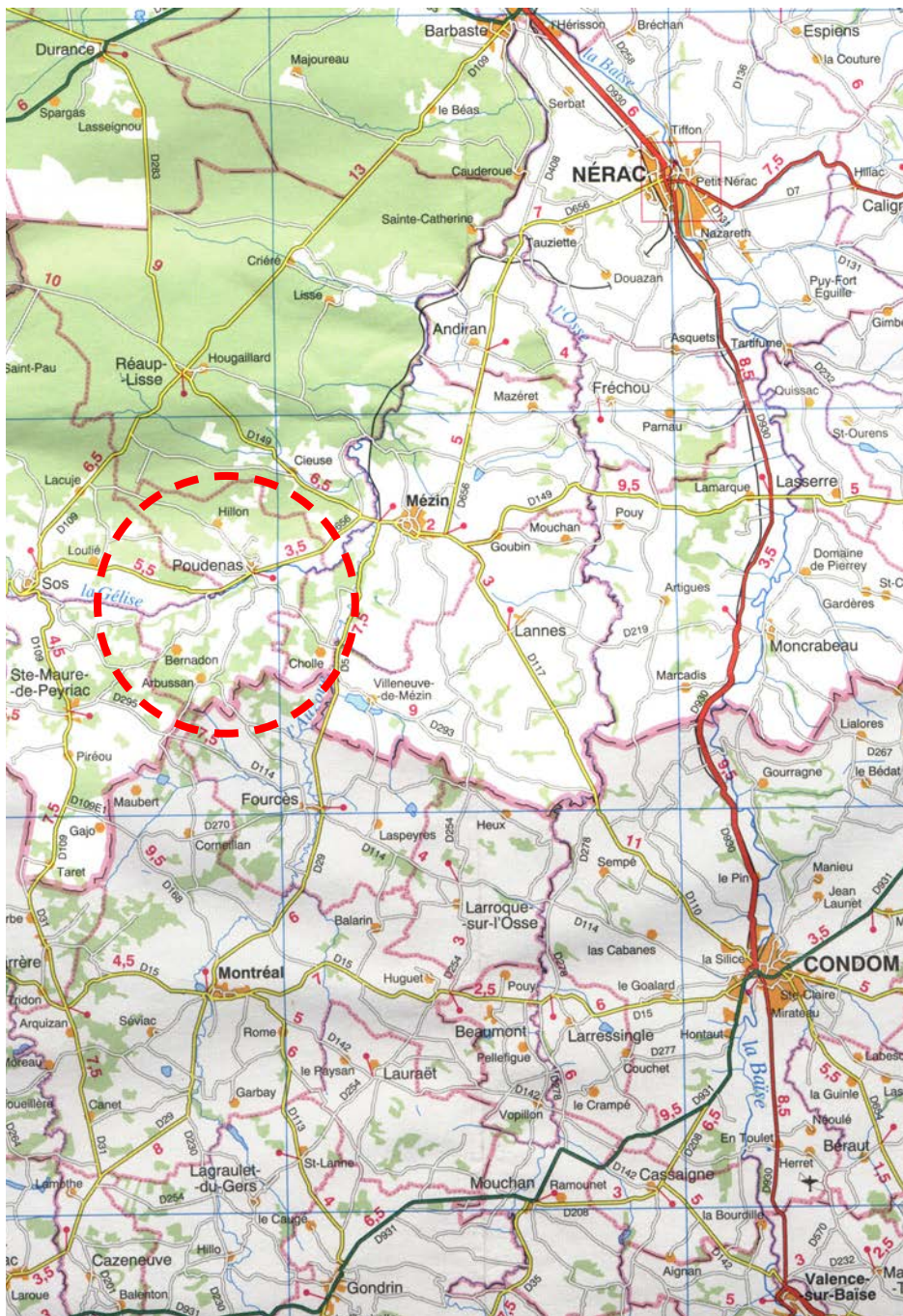
L'enquête tire de ces portraits d'agriculteur, la substance pour rythmer un texte et produire des arrêts. La ponctuation permet de partager des réflexions sur l'idée exprimée et produire une approche intime de ces personnages.

Pour avoir partagé des moments avec eux pendant près de quatre ans, cet exercice n'en prend que plus d'ampleur. Seulement, mon engagement à produire une étude exhaustive et mon amitié pour ces personnes, m'oblige à vous transmettre leurs message du mieux que je peux en reprenant leurs mots pour répondre à cette question.

L'exercice consiste à se mettre à leur place et regarder avec leurs yeux.

Le paysage du Mézinais

Le triangle d'Or...



Le village de Mézin se trouve entre trois petites villes appartenant toutes trois à trois départements différents : Nérac à l'extrémité Sud du Lot-et-Garonne, Condom au Nord du Gers et à Gabarret à l'extrême Est des Landes.

Mézin produisait historiquement des bouchons de liège et du vin de Gascogne, surtout de l'Armagnac. La concurrence étrangère fait disparaître les entreprises du bouchon et l'économie locale agricole se transforme en augmentant ses rendements par un agrandissement de ses parcelles céréalières. Avec la sylviculture et la viticulture, les agriculteurs du coin tentent de maintenir la tradition de la polyculture et d'éviter ainsi de trop se spécialiser dans un seul mode de production. Ils gardent toujours dans leurs propriétés de quoi faire du bois, du vin et un peu de pâture pour les chevaux.

La nature environnante riche et diverse traduit cette affection des agriculteurs pour le maintien d'un équilibre paysager tout en s'inscrivant dans des modèles paysagers particuliers, des entités paysagères fortes.

En parcourant la campagne à travers les routes, les pistes et les sentiers, on perçoit une organisation générale qui appartient à l'artifice, au modelage humain. Les agriculteurs n'ont rien oublié, presque aucun désordre naturel ne déstabilise cet ensemble homogène. S'il en subsiste, c'est à cause de la machine qui ne passe pas...

Reste des franges de "*tiers-paysages*" le long des routes, à la lisière des bois, au bout d'un champ de blé, annulant les effets d'une "*PAC-attitude*" ou d'une *machine à remembrer*. Un caractère artificiel qui semble naturellement présent : le lac bordé de bouleaux pour l'arrosage, les pins landais alignés d'une parcelle gérée, la prairie plantée pour une poignée de bovins. Cet ensemble est organisé selon les facilités du relief, les expositions, les accès.

Les entités paysagères de chacun de ces départements se regroupent dans un mouchoir de poche. Il suffit de parcourir quelques centaines de mètres pour changer radicalement de cadre naturel. Comme une impression de paysage mêlé, la nature se définit par sa mitoyenneté.

Les paysages ont aussi leurs voisins.

L'enquête ne peut commencer sans faire préalablement un petite mise en situation du paysage environnant et la description sommaire de ces entités paysagères.



" Les coteaux de Gascogne agenais annoncent déjà leurs jumeaux gersois en transformant en vallons sensuels les versants adoucis, prenant, par endroit, cette couleur ocre des labours sur des terreforts déjà armagnacais. La lumière n'est plus celle du Val d'Agenais : moins toscane, elle est déjà pyrénéenne dans sa limpidité."

Stéphane Baumont, historien.

En terres gasconnes, le Mézinais enclavé au sud du Lot-et-Garonne possède un relief collinaire ondulant, plus prononcé aux abords des cours d'eau (Gélise) et vers les Landes toutes proches. Les sols sont argilo-calcaires et les champs labourés composent avec une terre souvent brune foncée à moyen-claire.

L'agriculture essentiellement basée sur le maraîchage dans la plaine de la Garonne avec des fruits et légumes de plein champs (melon, betterave porte-graine, fruitiers) mais aussi produits sous serres en culture hors-sol (tomate, concombre, poivron). De la viticulture avec le Buzet, les Côtes du Brulhois, le Flocc de Gascogne et l'Armagnac. De la production céréalière en pleine expansion sur le Sud du département avec le colza, le blé et le maïs. Un seul type d'élevage subsiste ponctuellement, le bovin avec le veau sous la mère, et les poulets. L'organisation du bâti rural est dispersé autour de nombreux villages fortifiés telles des bastides ou de châteaux le long de la Baïse et de la Gélise.



En Lot-et-Garonne, les terres gasconnes sont caractérisées par un paysage collinaire similaire à celui du Gers qui la jouxte au Sud. Ce relief ondulant fréquemment entaillé par les cours d'eau offre une succession de vues sur un territoire rural d'une grande homogénéité, essentiellement dominé par la céréaliculture.

L'ossature végétale y est très présente. Bien que menacée, elle demeure l'une des composantes naturelles significatives de cette entité. Elle apparaît sous diverses formes : alignements le long des routes, haies délimitant les parcelles de culture et d'élevage, ripisylves en cordons plus ou moins épais le long des cours d'eau. Les boisements gravissent les pentes, notamment celles du coteau fluvial où ils se mêlent aux vignes du Buzet, et deviennent plus denses à l'Est de Mézin annonçant le massif forestier des Landes de Gascogne.



Ce relief si particulier laisse apparaître la silhouette dense de bourg sur crête : Mézin en est probablement l'exemple le plus représentatif.

Dans cette entité très homogène, seule une rivière, la Baïse vient interrompre les ondulations collinaires façonnant une vallée aux douces pentes cultivées où le maraîchage tient une place importante.

Les agglomérations, Nérac, Lavardac, Barbaste et Vianne se sont développées au sein de la vallée et ont densifié leur centre de part et d'autre de la Baïse.





"...Un plat pays de sables hérissés de lances infinies, un fond toujours vert jusqu'à mi-hauteur de ciel, les angles droits de toutes les routes, les pins qui viennent brouter les villages, les maisons basses qui se protègent de leur coude, des charpentes qui mêlent le dedans et le dehors."

Maurice Luxembourg, géographe.

Les Landes est un plateau au relief estompé, sillonné de vallons au Nord et à l'Est. La nature des sols sableux pauvres et humides à cause de nappes d'eaux stagnantes et de quelques sources isolées dans les bois.

Les types de cultures rencontrées sont de grandes cultures de maïs, maraîchage (asperges), sylviculture (pins des Landes ou pin maritime, chêne liège). On voit apparaître depuis quelques années des champs de panneaux photovoltaïques pour l'exploitation de l'énergie solaire. L'élevage palmipède subsiste et le gemmage landais à presque totalement disparu.

L'Ouest des Landes est une zone peu habitée. Quelques villages forestiers sont présents dans les clairières (airaux), quelques bastides (Durance, Ville-franche-du-Queyran, Sos, Saint-Pé-Saint-Simon), les villes (Houeillès, Pinderes).



Cette entité prend place au Sud-Ouest du Lot-et-Garonne. Jouxant le département des Landes, elle offre des caractéristiques semblables au vaste massif forestier auquel elle appartient. Elle présente un plateau aux collines très peu marquées, lui-même bordé par le coteau de la Garonne au Nord et par celui de la Gélise et de la Baïse à l'Est.

Un paysage forestier homogène, le paysage des Landes fait preuve d'une grande homogénéité. Il est composé de vastes parcelles de pins maritimes ou pins des Landes (*pinus pinaster*) auxquels s'adjoignent quelques feuillus maintenus pour l'exploitation du bois (notamment le chêne-liège dont on utilise la précieuse écorce).

L'exploitation forestière et le réseau de maîtrise d'eau, inhérent à cette activité, déterminent la physionomie générale de l'entité. L'ensemble de ce territoire est régulièrement ponctué d'étangs et sillonné de fossés de drainage, les crastes, qui délimitent les parcelles.

De larges bandes coupe-feux, occupées par des cultures céréalières et fourragères, définissent les parcelles ou fragmentent les boisements trop amples. Dans ce massif boisé omniprésent, les voies rectilignes et les clairières offrent régulièrement des respirations salutaires rendant possible l'implantation humaine.

C'est en suivant le principe de "l'airial" des landes gasconnes, grande clairière habitée et cultivée au coeur du massif forestier regroupant quelques maisons et leurs dépendances, que les villages, peuplés nombreux, comme Sabres (Marquèze, écomusée des Grandes Landes) Durance, Réaup-Lisse ou Houillès se sont implantés.



" De toutes les provinces françaises, celle-ci est la plus discrète.... la beauté est ici synonyme de discrétion, de modération et de goût..."

Henri Polge, archiviste paléographe.

le Gers

Le Gers porte bien son nom du petite Toscane française. Les terres gersoises sont caractérisées elles aussi par un paysage collinaire similaire à celui du Lot-et Garonne qui la jouxte au Nord. Le Gers est connu pour son relief vallonné. Des collines mouvantes entrecoupées de vallons sont fréquemment entaillées par des cours d'eau, des lacs artificiels et offrent une succession de vues sur un territoire rural d'une grande homogénéité, essentiellement dominé par la céréaliculture, la viticulture (madiran, floc de gascogne, armagnac, tariquet) et l'élevage palmipède (canards gras).

La nature des sols est composée sur le sommet des crêtes de calcaire originel tandis que le fond de la vallée est constitué par des alluvions modernes où prédominent les graviers. Les rivières du Gers sont particulièrement nombreuses (Baïse, Adour, Gers...)



La Gascogne gersoise présente au travers de paysages pluriels et nuancés de nombreuses caractéristiques communes. Elle donne l'image d'une campagne heureuse et convoitée, ronde et blonde, "ondulée et dissymétrique", reconnue pour son charme, ses proportions idéales, la rondeur et l'harmonie de ses formes, la chaleur de sa lumière, de son climat, et pour sa douceur de vivre dans une tradition d'accueil et de convivialité séculaire... une terre privilégiée qui semble éternelle où rien ne dépasse, rien n'est exceptionnel mais qui forme un tout des plus remarquables.



Les paysages gascons offrent dans le détail une grande complexité, due à la variabilité du relief, des sols et des expositions. De cette étonnante diversité découle le morcellement du territoire en une multitude de finages hétérogènes, voués à une polyculture traditionnellement associée à l'élevage ; ceci explique en partie l'étonnante dispersion de l'habitat sur la totalité d'une campagne aux trois quarts cultivée. L'ensemble constitue une vaste mosaïque agreste, subtilement nuancée et héritée de "l'Age d'or" (XIXème) où le Gers comptait quasiment le double de sa population actuelle et où foisonnent dans un dense maillage de routes, de champs et de rivières, d'innombrables métairies, hameaux, villages et bourgades faiblement urbanisés, rattachés à quelques centres plus importants en l'absence d'une véritable ville.



Mais au-delà de ces caractéristiques communes, c'est l'ensemble de la Gascogne "bossue" qui, au gré des variations du climat et de la géologie, s'émaille de lieux et de terroirs singuliers, subtilement différenciés, qui cohabitent, s'embroient et revendiquent chacun une identité à part entière.

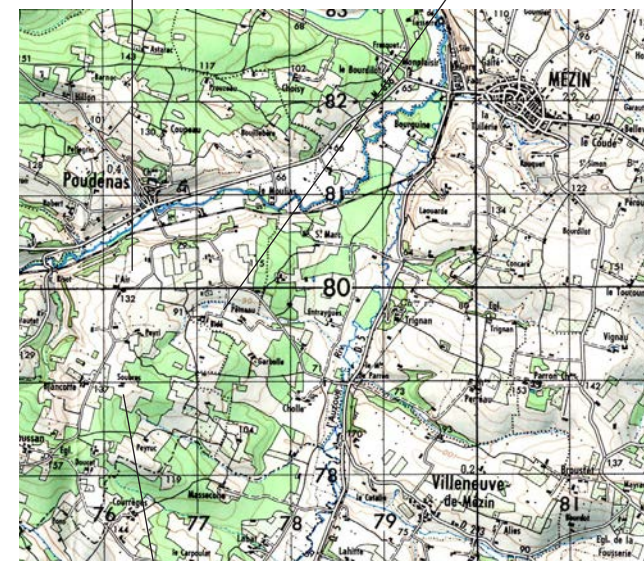
Portraits

Entrevues effectuées d'avril à mai 2010.



Eugène

Guillaume
Roger



Carte IGN - Mézin / Poudenas

Jean-Pierre
Georges



"C'est joli un prés."

Jean-Pierre CABIANCA

Retraité de l'armée de terre et éleveur de bovins de 52 ans:

Samedi 17 Avril 2010, 14:00, au lieu dit de "Soubres".



Jean-Pierre me parle d'un article paru dans un magazine spécialisé parlant de l'intérêt de ce texte et de la description faite du métier d'agriculteur depuis la mécanisation. Point de départ d'une idée que je creuserai pour établir le lien entre l'outil et le paysage agricole.

Devant l'étable :

– "C'est à partir de ce moment que l'agriculture a bougé, avant c'était la belle vie..."

Il n'a pas connu cette époque, c'est plutôt la génération de son père. Il a grandi jusqu'à l'âge de 17 ans dans cette ferme, il a vu arriver le premier tracteur et se rappelle aussi des vaches attelées dans la cour pour labourer les champs pendant des jours et des semaines.

L'arrivée d'un tel engin était extraordinaire pour les agriculteurs.

Plus de vaches, un tracteur; plus d'herbe à arracher ni d'insectes dans les cultures, des produits chimiques.

– "C'était le paradis... On passait un coup de traitement et hop, plus de mauvaises herbes, c'était magique. Ils [les parents] passaient leur vie à biner et sarcler blés et maïs. Ils ne regrettent rien de cette période, alors que moi, oui."



Actuellement, pour qu'une propriété soit viable, il faut au moins 200 ha, en s'endettant à long terme et paradoxalement ces exploitants doivent travailler encore bien plus qu'avant pour rembourser leurs dettes. Ils obtiennent des crédits sur 20, 30 ans pour changer leurs tracteurs. Souvent pour des sommes de plusieurs centaines de milliers d'euros, ils accumulent les investissements au nom du rendement et des politiques agricoles qui les obligent à sur-investir pour avoir un matériel performant et mettre en conformité les installations par rapport aux normes européennes (PAC).

– "L'agriculture va pas très bien. Quand j'étais jeune, je n'ai pas choisi ce métier, je sentais déjà ce poids et j'ai renoncé à cause en partie de cette perspective qui me faisait peur. Je suis parti pour voir autre chose. Les gens qui restent tout le temps là, ils n'ont vu que ça et c'est un peu dommage.

Quand on revient d'une mission à l'extérieur, on apprécie cette liberté qu'il y a malgré tout dans ce monde agricole. Tu travailles comme tu veux, où tu veux, à l'allure et au rythme que tu veux; c'est extraordinaire et ça n'a pas de prix. L'avantage d'une qualité de vie, le plus gros des avantages... le contact avec les bêtes et la nature.

Avant tout le monde avait des vaches, un petit peu de vigne, un peu de céréale et ils tournaient comme ça. Ils vendaient quelques vaches, un peu de blé, quelques tonnes et c'était bon.

Je me régalaient avec les animaux. Quand t'es éleveur de vaches, ça vie. Je vie mieux avec ces bêtes qu'avec de grandes étendues de céréales, c'est pas joli, c'est même fade, il n'y a pas de vie dans un champ de blé ou de maïs; en dessous, c'est sec et aride. Dans une prairie, il y a de la vie, ça bouge. C'est pour cela que je fais de la vache, car j'en suis amoureux.

Alors, je commence avec 6 et j'irais jusqu'à 20 parce que je n'ai que 30 ha. Faire plus, c'est faire du hors-sol. Avoir 100, 150 têtes et les élever en batterie, alors qu'on possède que 20 ha, c'est de la folie...en nourrissant les bêtes avec des apports et tout ce que l'on veut. Si tu veux les nourrir correctement avec le produit de la ferme, il faut la superficie de la terre en rapport, au nombre de tête. Il faut une logique.

Je veux laisser un outil qui marche pour le donner à ma fille Marie, si elle veut le reprendre; c'est pour cela que j'ai quelques années pour le faire. Je n'ai pas d'autre choix que de le faire ici, m'installer ailleurs c'est pas possible, je suis né ici, c'est comme ça et je ne peux rien y faire. Que l'on soit de n'importe où, de n'importe quelle région, qu'elle soit belle ou pas, on est attiré par sa région natale, on a grandi ici et quand on la quitte, on y revient toujours....Un breton aime la Bretagne, un basque son pays et un corse son île; les gens des plaines aiment le plat, alors que nous on trouve ça laid, eux l'adorent. Ici, c'est les coteaux de la Gascogne, le mélange entre les Landes et le Gers.

J'ai 30 ha de terre et 12 de bois, une propriété classique d'avant tout ce chamboulement et je ne compte pas m'agrandir. Je ne suis pas comme à l'époque où l'on n'avait que deux solutions:

Soit tu t'agrandissais et tu achetais tout ce qui traînait autour et tu t'endettais en restant fragile. Actuellement les éleveurs qui ont fait ce choix, le sont tout autant que les céréaliers. Tu leur enlèves la prime de la PAC, ils sont coincés.

Soit tu te débrouillais avec ce que tu avais, c'est à dire ta seule terre familiale acquise depuis des années en la valorisant, essayant de vivre avec ce bien là et pas avec celui que l'on a pas encore, celui qu'on n'a pas hérité. S'agrandir n'est pas la solution....

Comme ils n'ont pas assez pour vivre, ils doivent s'agrandir et après c'est l'engrenage. Il faut un tracteur plus gros, de l'outillage adapté et plus grand, et finalement on ne travaille plus que pour ça, à rembourser les emprunts. D'autres ont choisit de vivre autrement, ils sont finalement moins fragiles en ce moment.... Pour mieux vivre, certains pensent qu'il faut avoir plus de terre, s'agrandir; je ne suis pas de cet avis, je ne pense pas que se soit la solution."

Le projet actuel de Jean-Pierre est de construire un bâtiment agricole en structure métallique, bardage en tôles galvanisées et lames de bois afin de réunir les espaces dédiées aux nouvelles activités :

- Un espace modulaire pour une stabulation libre des bovins, 900 m²
- Un espace de stockage du fourrage, 500 m²
- Un espace de maintenance et d'atelier mécanique, 200 m²
- Un espace d'entrepôt des machines agricoles, 300 m²
- 8 boxes à chevaux de 9 m² chacun, 100 m²
- Superficie totale du bâtiment agricole: 2000 m²

– "Je vais concentrer en un seul bâtiment tout ce qu'on a éparpillé dans la ferme pour régler d'abord le côté esthétique en se débarrassant de ces hangars depuis des années faits de bric et de broc, et le côté pratique pour éviter d'étaler le matériel, de protéger les outils des intempéries, centraliser le fourrage, réunir les bêtes et les distances entre les usages.

C'est une attitude répandue actuellement chez les jeunes agriculteurs, ils veulent faire le plus pratique possible et avoir le moins de travail possible. Mes terres sont toutes dédiées aux pâtures, un peu de céréale et de la féverole pour apporter la protéine pendant l'hiver. Mes bois sont coupés pour le chauffage, pour la charpente avec les plus gros arbres et aucunement pour le vendre ou me dégager de l'espace. Je sais par expérience que j'ai suffisamment de terre pour mon troupeau, pas besoin de libérer de la terre en réduisant mes bois. Quand je n'aurais plus assez de terre, je limiterais mon cheptel. Au lieu de vendre mes veaux au boucher, je les vendrais au détail au particulier. Au lieu d'en vendre 50, on n'en vendra plus que 20. Je vendrais la viande et ma femme du fromage. C'est une belle reconversion pour deux anciens militaires et nous avons assez de voyages dans les yeux pour nous reposer maintenant. Je n'attends plus que Béatrice termine sa dernière mission en Côte d'Ivoire."

Dans le prés :

Jean-Pierre élève des salers, c'est une vache à corne et robe rousse bouclée, de petit gabarit mais assez trapue. Elle est implantée dans le Cantal principalement alors que ses origines sont ibériques (Portugal, Espagne) Très rustique, elle est cependant très facile à élever. La Blonde d'aquitaine dans la région a des critères de sélection qui depuis très longtemps n'ont jamais été les mêmes. Celles-ci sont choisies sur leur caractère et leur rusticité. Ce sont de bonnes mères, elles ont du lait et vêlent facilement. Les Blondes ont été choisies en revanche pour leur masse de viande uniquement en faisant abstraction du manque de lait et de caractère (les veaux sont nourris de compléments).

– *"Elles mangent de l'herbe et les pâquerettes c'est pour faire joli, car elles n'aiment pas ça, comme les boutons d'or. Dans la prairie naturelle il y a aussi du trèfle et de la luzerne, elles peuvent en manger même si ça leur fait mal, mais pas longtemps. C'est difficile de le maîtriser, ce n'est pas comme des prairies artificielles qui sont semées de sainfoin de régras comme une culture annuelle que l'on remplace tous les ans ou les 2 ans, alors que les prairies naturelles, elles se gèrent toutes seules."*



Vaches race Salers

Les champs fleuris est un exemple de champ semé pour faire joli, pour la décoration. Avec toutes ces fleurs, c'est ce qui fait que la campagne est belle. Heureusement qu'il y a encore des fleurs qui poussent à l'état sauvage. La campagne est belle parce que quand tu la regardes, tu la trouves jolie et les gens aiment s'y promener pour en profiter, alors qui n'habitent pas là. C'est surtout cela qui vont te dire si c'est joli ou pas.

Parce que nous y sommes tous les jours, on n'y fait plus attention. Grâce aux gens de l'extérieur, ils te disent comme c'est joli.

Des fois, quand je travaille dans les champs, je me dis si les gens passent dans le coin, je serais content qu'il trouvent ça joli ; de belles clôtures, de beaux chemins pour que les gens puissent y passer...

Je suis conscient et sensible à cette attitude, mais c'est la génération suivante qui va s'attacher à cela. La dernière n'avait pas le temps, elle produisait avant tout, elle ne faisait rien qui ne rapportait pas. Du moment où ce n'est pas rentable, ce n'est pas intéressant. Les grands-parents travaillaient, mais ils faisaient des choses pour la beauté et les jeunes vont y revenir.

Quand je regarde ma propriété, mes limites sont cachées par les bois, je le sens, elles sont là, virtuelles mais je sais exactement où elles se trouvent, au mètre près. Cet environnement, je ne le vois pas changer, il est comme ça depuis longtemps, et je l'ai toujours vu comme ça. J'espère qu'il ne changera pas avant bien longtemps. Je serais très mal si une partie de mes bois venait à disparaître subitement ; ce serait surprenant et choquant pour moi.

Je pense des fois aux personnes qui habitent dans des régions ravagées par les incendies ou pire, quand il y a un TGV ou une autoroute qui passe. Ce doit être une catastrophe. Ça doit être horrible de voir passer une autoroute en fond d'une propriété, c'est plus d'autant la même chose, ni la même vie.

Ici, on est tranquille, pas de bruit, pas de pollution sonore. Ils doivent s'y habituer des fois, mais je vois des fermes au bord et je me dis : les pauvres, ils ont été heureux pendant des générations...

Je vis la campagne, c'est vivre au milieu des bois, sans rien de moderne qui me perturbe en permanence. Une ligne électrique, c'est pareil avec ses gros poteaux, mais bizarrement, les éoliennes me choqueraient beaucoup moins. Je trouve ça pas plus laid qu'un toit photovoltaïque. C'est pas plus laid qu'un toit en éverite. Une ligne de TGV ou d'autoroute, c'est du bruit car même s'ils font des talus, des haies qui se fondent dans le paysage, mais le bruit n'est pas pour autant diminué."

Avec les vaches :

– *"C'est pas beau ça, c'est magnifique, c'est plus joli qu'un champ de maïs. Ça vie comme la prairie où elles broutent, il y a des mulots, des couleuvres, des insectes..."*

Je viens de me monter une palombière au sol chez mon cousin à Sainte Maure, ça m'en fait deux avec la suspendue. D'ailleurs de la haut, je peut voir Poudenas et Mézin et jusqu'à Nérac, je vois très loin et ça bouge tout le temps, les oiseaux, les avions, les voitures, les tracteurs. On a le temps d'en voir des choses, on voit passer les couleurs et les saisons, on n'a pas besoins de calendriers, on attend tout le temps les bourgeons et les fleurs.

Quand l'automne et l'hiver arrive, on attend le printemps. On attend le changement, on passe notre vie à ça."





"Ça restera comme ça."

Georges CABIANCA

Agriculteur exploitant en retraite de 76 ans :

Dimanche 18 Avril 2010, 14:00, au lieu dit de "Soubres".



Georges est à la "retraite active" et ne pense qu'à profiter sans excès de la vie qu'il lui reste. Il pense surtout à l'après quand il ne sera plus là. Il a de toutes les façons tout prévu, il est prévoyant de nature en restant très simple dans ses choix pour lui et les autres, en bon chef de famille.

Près du potager :

– "Quand je suis arrivé en France, j'avais huit ans. Je venais de Venise avec mes parents qui ont été métayer et en fermage au domaine de l'ancien Président de la république Armand Fallières. Je suis marié depuis cinquante deux ans avec mon épouse Jackie, on a eu deux enfants ensemble, Jean-pierre (militaire à la retraite) et Mes parents ont acheté une petite ferme à Peyre avec de la terre et des bois, juste à côté de la ferme de Soubres des parents à ma femme. Quand on s'est marié, on a réunis nos terres. J'ai 32 ha de terre et 12 ha de bois. La parcelle la-bas, c'est mon fils Jean-pierre qui l'a acheté alors qu'o,n l'avais en fermage ; regarde le chevreuil passer la-bas...



Le bois de pin où il vient de se cacher , n'était pas à nous. Un jour un de mes amis me dit : Tu ne veux pas m'acheter ce petit bout de bois ? Je lui dis oui et il me répond C'est au grand Léon, c'est à lui et il veut le vendre, il faut pas qu'il en veuille trop cher, parce que les pins, il venait de les planter et quelques jours après je lui demande Je les vends pas trop cher, pas trop cher mais comment pas trop cher ? Cent mille anciens francs et puis c'est bon. et puis je l'ai acheté. Ce qui fait que l'on a tous les bois qui se touchent, à part un petit carré au fond qui n'est pas à nous. J'aurais voulu acheter pour m'étendre un peu mais on a pas réussi. Là les vignes, on avait passé un sous sein avec la Safer et un jeune agriculteur qui s'installait nous est passé devant et l'a eu. Autrement on aurait 5 à 6 ha de vigne en plus, ce qui était de ce côté-ci de la route, et voilà, il l'a eu. A mes début, j'étais céréalier, mais je faisais aussi les vaches. On avait une vingtaine de Garonnaises et on produisait du lait.

Pendant onze ans, comme ouvrier chez Bourgelas, un gros marchand d'engrais et de semences dans la région, je travaillais les terres de cette entreprise agricole, et la fin de semaine je m'occupais de mes cultures. Quand mon fils m'a rejoint après son armée, j'ai fais les arrangements tout de suite, parce qu'après ...comme ça ils sont tranquilles et puis on paye moins avec la donation et on se garde l'usufruit.

Il y a beaucoup de chose qui ont changé depuis cette époque.

Avant, les champs étaient petits, c'était tout des petites pièces avec des grosses haies au milieu et on a tout fait sauter. Là il y avait 4 petites pièces et la-bas en haut où il y a la luzerne il y avait une dizaine de rangs de vigne, des pommiers et on a tout fait sauter aussi parce qu'avec le tracteur tu peux pas travailler autrement. Quand tu veux travailler avec un tracteur dans un champ comme celui-là, c'est pas du bon boulot. Avec la moissonneuse, c'est pareil...

Avant ils travaillaient avec les vaches, c'est pas pareil. Ici j'ai pas travaillé avec les vaches, on a pris un tracteur de suite, un petit Massey Ferguson, si non je me servais des tracteurs de chez Bourgelas. Il me prêtait son 80 chevaux pour que je sois plus libre de travailler chez lui. J'ai arraché les vignes et on n'a pas replanter les parcelles étaient trop petites et dès que j'ai pris la retraite, j'ai mon fils qui me dit : tu vends les vaches ? Je ne voulais pas mais il a insisté et il a tout vendu, finalement.

Après mon accident à la main droite, je n'ai plus fait que de la céréale, c'est plus rentable avec moins de travail. Il y avait des primes pour l'arrachage des vignes, on a voulu faire que du tracteur pour être tranquille. Les vaches ça m'a fait mal au coeur de les arrêter, par contre les vignes, ça donne du travail. Maintenant, il y a moins de boulot, car ils font tout à la machine (rogneuse) alors qu'avant il fallait tout faire à la main, il y avait trop de travail. Les choses ont changé, c'est à cause de la mécanisation. Chez les voisins, c'est pareil, ils ont fait les grandes pièces, alors qu'avant il y en avait 50. Maintenant, il y en a qui disent qu'on a tout arraché, ils s'y font parce que tout le monde a de gros tracteurs, ils sont obligés de faire de grosses exploitations, et pas dans les petites pièces. Le paysage, il a changé ; la-bas la maison tu ne la voyais pas et beaucoup d'endroits comme ça. Avant à Blancotte, il faisait des vaches à lait avec des prairies avec des grosses haies tout le tour et maintenant il y a rien, c'est le désert si tu veux, ça change, c'était plus joli avant c'est sûr avec toutes ces haies, mais on ne peut plus maintenant. D'ailleurs, si t'as pas une grosse exploitation t'es foutu. Tu vis pas avec 30 ha, si tu n'as pas des trucs à part. Il y en a qui font de la graine de betteraves parce que ça paye, mais il faut un lac pour arroser. Ce sont des investissements importants, c'est un jeune qui peut faire ça. Ils sont deux ou trois dans le coins, ils achètent tout maintenant, dès que c'est en vente, paf...!

En même temps, les vues se sont élargies. Avant on ne voyait pas la route, maintenant, on voit plus loin. Les haies parfois de plus de 15 m de large étaient bien pour le gibiers, et à ce moment là c'était joli pour ainsi dire, parce qu'il n'y avait pas autre chose, maintenant c'est fini. Tout ceux qui viennent disent quand même que c'est beau, que c'est propre...

Les gens essayent de faire le mieux possible, évidemment. Les gens voient que c'est propre et bien travaillé. Les gros propriétaires, ils y pensent aussi, mais ils sont obligés. Un 100 chevaux, c'est un petit tracteur...Ils gardent tous les tracteurs. Il y en a qui ont un tracteur pour chaque outil, comme ça ils n'ont pas à se fatiguer. Ils ont des 300, 400 chevaux, mais ils disent : On va changer de tracteur, alors il faut changer d'outillage...

Avec les vaches on ne faisait pas de rendement mais on ne vivait pas plus mal, on allait au rythme de la vache. Je regrette ce temps où tu donnais 90 kg de blé au boulanger et t'avais droit à 60 kg de pain. Tandis que maintenant, tu donnes 90 kg de blé et t'as droit à 10 kg de pain, alors ça change.

Avec la mécanisation t'es toujours avec l'emprunt. Avant avec un brabant et une paire de boeufs tu tenais une propriété. Si t'as pas de gasoil, t'as rien à payer. Chez Fallières, on avait deux paires de boeufs pour travailler la vigne et les champs. On lui donnait 100 kg de blé, 100 kg de maïs, et 10 poulets ; lui nous payait les engrais. Le prix du maïs était monté, alors j'ai proposé à mon père de tout mettre en maïs. Il me pris pour un fou, mais après un temps, il s'est décidé finalement. On a gardé les 4 boeufs, on a tout planté en maïs et en deux ans on a acheté la ferme de Peyre.

L'avenir de l'agriculture, ici ça restera comme ça. Mon fils va faire tant qu'il peut à la retraite pour le garder comme ça pour sa fille. Elle s'en occupera même si elle travaille à côté comme infirmière. A sa retraite, elle va se le garder pour les chevaux, et quelques vaches...ça dépendra aussi avec qui elle se marie. Son frère, lui à la retraite c'est une pelle mécanique pour monter son entreprise de terrassement. Il aime ça.

Mes saisons : l'hiver c'est la chasse, le week-end surtout ; la semaine on y va un peu au début de l'ouverture quand il reste du faisant lâché, mais après il ne reste plus que la battue et la chasse à la palombe. On est tout le temps dehors en fait. Dedans on y est pas souvent. Il faut qu'il fasse vraiment mauvais pour que l'on rentre dedans. Quand il pleut on se protège sous le hangar, histoire de se mettre à l'abri quelques minutes. A chaque saison, on a des choses à faire. Dans quinze jours on va commencer les fruits, recevoir les poulets, couper la luzerne, la laisser quelques jours pour qu'elle fermente et la rentrer à l'abri. L'automne, on n'a pas de taille à faire puisqu'on n'a pas de vigne et pas de labour non plus car on a tout en prairie ; à ce moment de l'année on est tranquille. L'hiver on fait le bois pour le chauffage et on s'occupe des bêtes.

On éclaircit et on coupe là où la tempête est passée. L'été on couvre le bois pour qu'il sèche, on coupe le foin et on fait les boules que l'on stocke dans le vieil hangar pour l'hiver.

En promenade, on regarde souvent la nature. S'il y a des beaux chênes, on essaye de les conserver le plus possible. Au fond de la parcelle, il y a de gros chênes magnifiques, 3 ou 4 sont tombés ce printemps, on va être obligé de faire du bois de chauffage, quelques poutres on ne sait jamais. En règle générale, les gros chênes on ne les coupe pas. On éclairci tous les ans, on coupe les plus tordus, mais on ne déboise pas. Les gros on aurait pu les vendre 10 fois, parce qu'ils sont droit et qu'ils fendent bien, pour faire des barriques de vin.



Lieu dit de "Soubres"

Les près, on n'y fait rien. Comme on est en bio, on empile le fumier des vaches sur tas. On n'a pas le droit de le sortir de la stabulation et directement l'épandre dans les champs. Il faut au moins trois mois dehors qu'il finisse de fermenter. Fin octobre, avant qu'il pleuve, on le met dans le prés et ça fait pousser l'herbe. Une herbe qui est belle, on le voit de suite nous. Dans un creux c'est plus bas, là plus mouillé l'herbe dépasse, c'est joli. On essaye de faire des points de vue raisonnables, pas tout massacrer. Autour de la maison, on essaye de tenir propre. Il y a des endroits où ils n'ont plus rien, pas un arbre, ils ont tout massacré. Ça commence à un peu changer, mais à un moment il y avait des poules tout autour de la maison. Tandis que maintenant partout il y a des pelouses là où avant il n'y en avait nul part. Ils essayent d'arranger les maisons et ils ont des pelouses, ça fait quand-même plus joli. On utilise très peu de désherbant, on n'a pas le droit avec le bio, alors on débroussaille, c'est toujours propre jusqu'au raz des murs. On le voit plus loin, on voit les gars qui travaillent bien, celui qui le tient propre. L'outillage c'est pareil, ils disent que c'est de la ferraille, mais elle se rouille et d'autres qui n'ont pas un seul outil dehors. Nous, on les sort à mesure qu'on en a besoin. J'aime avoir mes outils propres et à l'abri.

Si j'avais à refaire, je referais pareil et sans trop de frais surtout. Ceux qui ont beaucoup de terre, ils s'en sortent grâce aux primes. Mais, s'ils l'arrêtent, ça va leur faire tout drôle. On se demande comment ils font pour les changer à ces prix là. C'est grâce aux primes de la PAC. Les grandes propriétés de plus de 1000 ha ont besoin d'un bon matériel qu'ils changent souvent. Il n'ont pas beaucoup d'ouvriers, parfois qu'un seul. Un ouvrier avec une bonne machine se débrouille tout seul pour faire le travail sans peine, là où avant le labeur de dizaines d'ouvriers n'y suffisait pas. Un propriétaire de 1200 ha travaille avec son fils et un seul ouvrier, il travaille encore même à la retraite comme le font beaucoup d'agriculteurs tant qu'ils le peuvent. Ils sont installés comme dans des fauteuils tellement ces tracteurs sont souple. Ils doivent préparer l'hectare en 10 à 15 minutes.

Ils ont des charrues qui font 10 m de large; avec les vaches on ne faisait qu'un petit mètre...Ce gros propriétaire labour avec son tracteur de 540 chevaux tractant une charrue de 21 socs, devant et derrière. La vache n'en tractait qu'un seul...Alors s'il n'a pas de grandes pièces, comment veux-tu qu'il fasse? C'est la charrue la plus grande de France, elle a été faite sur mesure et lui a coûté près de 300 000 €. Un investissement énorme mais avec ses 21 socs, il consomme moins qu'un tracteur tractant 5 socs. Et puis, ils ont vite fait l'hectare ; avec la vache il fallait 3 à 4 jours pour le faire. On comprend comment et pourquoi le paysage a complètement changé.

Maintenant, tu ne peux plus arracher un bois comme ça sans en faire la demande, et elle ne t'est pas tout le temps accordée. Ils ne veulent plus qu'on arrache les bois, on n'a plus le droit, il faut qu'il reste du bois en quantité suffisante. Dans les Landes, ils ont enlevé des centaines d'hectares de pins pour mettre des panneaux solaires partout. Ils ne plantent plus de maïs. Alors que la terre est en culture, ils obtiennent l'autorisation de placer des panneaux dessus : des fermes solaires de près de 250 ha...Les pins ont été arrachés il y a 10 ou 15 ans pour y faire une culture de maïs intensive et comme il ne se vend plus très bien, ces agriculteurs landais louent leurs terres pour placer des panneaux bien plus rentable encore. Mais ces grosses implantation sont en train d'être arrêtées.

Depuis qu'ils ont enlevé tous les pins, il y a davantage de tempêtes. Ça fait un effet de couloir à des vents forts et les tempêtes redoublent de force. De plus, les pins sont coupés à 25 ans pour alimenter les scieries, et sans payer d'impôts dessus, ils obtiennent des primes pour replanter et ainsi de suite tous les 25 ans. Tout fonctionne à la prime, on ne pourra bientôt plus choisir le type de culture que l'on souhaite sur ses terres, à cause des directives mais aussi par l'attrait des primes.

Depuis deux ans, on entend beaucoup de chose sur la PAC, sans doute elle s'arrêtera un jour et là, les gros exploitants ça va leur faire tout drôle. La France touche les primes les plus élevées en Europe. Un propriétaire d'une centaine d'hectares touche de 7 à 8000 € de prime, celui de 1000 ha fait 200 000 € de prime par an, alors il peut bien se changer le tracteur. Un autre voisin achète des terres tout le temps, tous les ans et avec l'argent de la prime il en achète encore. Ses terres lui rapportent davantage avec les primes ; sans tenir compte des rendements de ses récoltes, la prime suffit en soi. Si ce système s'arrête, il faudra qu'il cultive des céréales qui rapportent et peut-être que le tracteur, ils vont le garder davantage...

Ceux qui achètent tout le temps, ils travaillent mal, ils sont déconnecté de la nature et de ses vraies richesses. Ils ne pensent qu'à faire de l'argent et que la prime tombe."



"Je suis un jeune ouvrier agricole."

Guillaume DE BORTOLI

Exploitant et ouvrier agricole de 33 ans :

Vendredi 23 Avril 2010, 9:00, au lieu dit de "Bidet".



Jeune agriculteur, Guillaume reste néanmoins un garçon très sérieux quand-il s'agit de travailler ; encore plus quand-il faut en parler. Avec certains sujets, sa timidité et sa retenue révèlent son humilité ; d'autres pleinement assumés, expriment sa maturité et sa sincérité.

Ce jour là, il termine avec un technicien Promodis venu de Condom pour l'entretien de son nouveau tracteur et trouver la panne suite à un incident sur le système de relevage. Branché dans la cabine, son ordinateur portable posé sur le volant, il scrute le moindre problème sur une longue liste de manipulations enregistrées sur la mémoire de la machine de Guillaume...

Dans la cabine :

– "...l'ordinateur dans le tracteur, c'est pour pouvoir regarder exactement ce qu'il a ! Des clefs pour réparer, il en faudra toujours heureusement et malheureusement ; ça [l'ordinateur] fait pas tout..! 70% des pannes sont électriques et si l'on n'a pas l'ordinateur avec soi, on risque pas d'y arriver forcément ; il arrive très souvent qu'un tracteur soit immobilisé au beau milieu d'un champs pour une simple panne électrique."

Apparemment le système de relevage n'a pas de problème, constate le technicien, c'est récurrent dans les pannes constatées chez d'autres utilisateurs. En touchant le petit bouton qu'il ne faut pas, ça peut devenir une simple fausse manipulation du chauffeur. L'honneur de la machine est sauf...

– "Des tracteurs, on en a 2 gros de plus de 300 chevaux, 3 moyens et 5 petits. La puissance des tracteurs est proportionnelle à l'exploitation, soit 10 chevaux par hectares. Il faut calculer la rentabilité d'un tracteur. On a 380 ha à la PAC, après on a les bois et les prairies."



Ma famille arrivée d'Italie a commencé en 1950 par acheter avec un fût d'armagnac 15 ha de terres et une ferme. Après, les enfants sont allés plus loin pour acheter des parcelles. Quand les banques font confiance, ils investissent sur tout, mais c'est pas le cas pour tous les agriculteurs. Dans les fermes, les maisons et les bâtis autour nous importent peu ; la terre nous intéresse davantage, c'est elle qui nous fait vivre. Plus tu as de terre, plus t'amortis le matériel et plus tu fais de marge.... C'est vrai que parfois les maisons étaient retapées pour servir de logement. Celle que je termine actuellement en faisait parti, tout comme celle de mes parents. Mon cousin a préféré revendre la sienne parce qu'elle tombait en ruine et en a construite une moderne en haut d'un coteau une près d'un bois de chêne entouré de champs, justement sur les ruines d'une ancienne ferme.

– *"Une pratique courante en campagne consiste à enterrer les ruines, est-ce exacte ?"*

– *"Parfois quand la ruine est irrécupérable. Certains agriculteurs préfèrent faire un trou dans le champs, récupérer les pierres de taille pour s'en resservir et tout pousser dedans avec le bulldozer, comme ça ils ont une parcelle bien uniforme. Mais, c'est surtout pour éviter de la vendre avec ses 2 ha autour et de s'embêter avec un nouveau voisin. De toutes les façons, restaurer c'est bien plus cher et ça prend trop de temps pour se le faire soi-même. Un coup de bull et on reconstruit dessus, c'est beaucoup plus simple..."*

Si on a besoin d'autant de terre, c'est pour garder une marge suffisante pour amortir les investissements. On ne peut pas vivre avec 50 ha, sauf si l'exploitation s'oriente vers une spécialisation, en maraîchage par exemple. Si non pour un jeune agriculteur, 50 c'est trop peu pour qu'il se redresse.

La scierie est une source de revenus complémentaires. Mon grand-père a investi dans quelques machines pas trop coûteuses pour exploiter les 50 ha de bois qu'on avait. Les tempêtes se sont abattues dans la région et nos voisins nous ont demandé de débiter leur bois pour en faire des chevrons, des poutres, des planchers, etc....du travail en plus. Ils en ont profité pour retaper les corps de ferme, l'investissement sur la restauration des maisons pour les louer est devenu un rapport intéressant. Nous, on en a profité pour en vendre une grosse partie à la forêt domaniale.

Mon grand-père a gardé les vieilles machines agricoles, les batteuses ou les tracteurs pour les exposer à des fêtes locales. L'été, on organise des battages à l'ancienne pour montrer aux touristes mais c'est surtout pour se faire plaisir, refaire marcher des mécanismes assez simples, partager la passion de la mécanique et d'un savoir faire ancien."

Autre véhicule agricole moderne, le quad de chez Polaris. Guillaume s'en sert pour épandre l'anti-limaces autour des champs, mais il l'utilise beaucoup pour se déplacer rapidement d'un endroit à un autre de la propriété. Avant, c'était le vélo ou la moto, maintenant le quad permet en plus de transporter du poids comme des sacs de semences ou d'engrais jusqu'au tracteur en plein champs ou encore de ramener un sanglier après une battue...

Dans les champs :

– *"D'ici on voit toute l'exploitation et les voisins aussi. Je produis des céréales, de la vigne et en complément la scierie. Le jaune c'est du colza, le vert du blé et le marron correspond à des terres nues semées de maïs ou de tournesol. Des fois quand on change de région, on ne reconnaît pas les cultures que l'on traverse, il faut s'en approcher un peu, la couleur des fois ne suffit pas à distinguer les variétés.*

– *"Les terres nues de ton voisin sur le versant opposé au tien sont cultivées aujourd'hui en maïs ; à quoi pouvaient-elle ressembler il y a 30 ans ?"*

– *"Sans doute des prairies, peut-être même cultivées, car ce sont de bonnes terres, pas des terres à bois, j'en suis sûr, en bocage avec des haies. Depuis tout petit je suis habitué à voir de grands paysages comme cela sans trop de haies ; bien qu'ici je trouve qu'il y a encore des petits bosquets, des lisières de bois, des haies grasses, des arbres toujours le long de ruisseaux, des délimitations de parcelles avec des arbres...Je trouve que c'est bien de le conserver. J'ai vu dans d'autres régions, comme la Beauce que des champs. Faire des grandes taches marron et que ça devienne tout vert, ça ne va pas. Ici il y a des arbres qui fleurissent pas en même temps, des haies, des peupliers...On a des terres dans les Landes et pour moi c'est presque désertique. Tu as à perte de vue des forêts de pins ou bien des cultures de maïs. C'est tout plat, c'est moche.*

Ici c'est plus vallonné et différent, mais je n'ai pas connu le paysage de bocage sur certaines de nos terres, je sais qu'on a tout arraché. C'est un peu à cause de la SAFER tout ça. C'est un organisme agricole qui achète les terres pour les revendre aux agriculteurs après les avoir remembrer. De plusieurs petits champs, ils n'en faisaient plus qu'un ; ils arrachaient les haies et plantaient des drains pour améliorer leur rendement. Pour nous, le gain de temps dans les manoeuvres avec les machines était nécessaire, mais est-ce vraiment la seule cause de la transformation du paysage ?

L'économie a une part de responsabilités. Avec une machine on obtient un meilleur rendement ce qui permet d'avoir plus d'hectares, donc plus d'argent pour investir sur d'autres machines et les amortir ; c'est un cercle vicieux."

- *"L'attitude responsable sur la protection de l'environnement est-elle rependue chez les jeunes agriculteurs ?"*
- *"Maintenant, on est obligé de faire attention à l'environnement, on fait tout ce que l'on peut pour contribuer à la protection de la nature. L'aspect économique est lié avec la protection de l'environnement. Si l'on met un traitement de moins, ça nous coûte moins cher, forcément. On replante des haies pour séparer les cultures biologiques des exploitations traditionnelles. Des conseils nous ont été prodigués pour aller chercher dans nos forêts des essences d'arbres locales, pour bien planter les haies. C'est beaucoup mieux qu'avant quand on nous donnait des plans de jardinerie."*
- *"Quel paysage laisser à ses enfants ?"*
- *"Ce que je voudrai sera différent de ce que je vais faire. Certaines contraintes m'obligeront à faire l'inverse, comme des choses forcées que je ne souhaite pas faire. J'ai hérité de terres que mon père n'a pas forcément voulu me laisser comme ça. On ne peut pas lutter contre des contraintes supérieures. Le sacrifice est fait pour nos enfants, on leur laisse un outil suffisamment rentable pour eux en faisant le sacrifice de la haie pour éviter les contraintes économiques qu'elle engendre. C'est sûr qu'on pourrai faire des petits trucs pour rendre les choses plus jolies, mais là on ne serait plus des agriculteurs. On n'est pas dans un parc pour les touristes, à labourer les champs avec la charrue et la paire de boeufs comme autrefois. J'exagère un peu pour caricaturer notre situation, mais la PAC va bientôt nous imposer tout ça."*
- *"En travaillant, peut-on avoir le temps de regarder le paysage ?"*
- *"Oui, je le prend de temps en temps, mais tu regardes d'abord ton travail. Tu as des outils qui coûtent chers et tu ne peux pas te permettre de regarder ailleurs. La diversité des paysages me touche beaucoup, le paysage n'a pas été dans le coin trop massacré. Je regarde les couleurs de chaque saison, les formes je les distingue au delà des forêts, vers les champs plus loin. J'ai pas trop le temps de me poser finalement. Quand tu travailles, tu n'as pas le temps d'être bucolique, si non tu prends du retard. C'est encore qu'une question économique. Je ne peux pas trop me poser et profiter du paysage. Je suis jeune et en pleine forme, je ne dois pas m'arrêter alors que je suis entrain de construire mon avenir maintenant. Quand je suis chez moi je m'accorde des moments tranquilles dans mon jardin ou mon potager ; mais quand je suis dans mes champs, je ne regarde que les couchers de soleil et c'est tout."*



"Chez les voisins."

Roger DE BORTOLI

Agriculteur exploitant de 55 ans :

Vendredi 23 Avril 2010, 14:00, au lieu dit de "Bidet".



J'ai pris du retard avec mon entretien précédent. Roger allait partir sans moi, car les champs n'attendent pas. Il me propose de faire un tour sur le tracteur de mon choix. Les très gros sont tous attelés et il préfère me faire un tour avec son petit dernier, un simple 140 chevaux tout neuf de chez CASE.

Devant les hangars à tracteurs :

– "Certains agriculteurs profitent des primes pour se mettre au bio, au titre de la reconversion des terres conventionnelles en culture biologique. Une prime qui va de 1 à 5 ans. Moi aussi je fonctionne avec les primes et je fais le même boulot. L'important c'est que ma récolte soit belle et vendre bien ma récolte. De toutes les façons, on ne peut pas vivre sans prime. Je pense que l'on est dans un régime communiste déguisé avec la politique agricole commune (PAC). Si l'on réfléchit bien, ils nous font travailler pour produire tant que l'on peut avec les primes, si on fait des conneries ils nous sucent les primes. C'est une sorte de politique agricole communiste, certes plus intelligente. Les pauvres paysans de l'Est récoltaient ce qu'ils pouvaient, ils travaillaient avec ou sans, mais ils vivaient. Tandis que nous on a toutes les contraintes, les machines et les terres à acheter, les crédits à rembourser et produire au maximum.

Je partage avec mon frère près de 395 ha de terre. Mon père est né à Trévise en Italie du Nord ; il nous a laissé une ferme de 20 ha. Il l'avait achetée avec deux pièces d'armagnac de 420 litres chacune. A une époque on exportait vers les États Unis et comme ça marchait très bien, les négociants mélangeaient l'armagnac avec de l'eau et les américains s'en sont aperçus. Alors pour reconquérir le marché, c'était devenu très difficile, surtout avec le cognac sur le dos. Actuellement, on cultive 13 ha de vigne pour la coopérative, et après une belle récolte on fait un peu d'armagnac, je ne sais pas pourquoi, c'est de famille comme une sorte de tradition. On a des stocks depuis 1980 que l'on n'a pas vendus - il y en a quand même pas mal - et on continue à en faire.

On ne sait jamais, on pense aux années passées et puis on s'aperçoit finalement que l'on ne vend rien ou presque. Le bouilleur de cru a tendance à disparaître mais il en reste toujours. Il y a 20 ans de ça, le bouilleur de cru il commençait au début des vendanges et finissait au mois de mars. De nos jours en deux mois il passe tout et puis de toutes les façons je ne bois plus que de l'eau, même si de temps à autre j'aime boire du bon vin...

L'exploitation produit de la céréale principalement : 110 ha de blé, 170 ha de maïs, 60 ha de tournesol et 20 ha de colza. Ici on fait tourner les cultures quand on peut, mais pas dans les landes, elles sont en mono-culture. De toutes les façons, dans des sols argileux on est obligé de faire tourner pour faire reposer la terre. On évite de la mettre en jachère, on a 20 ha pour cela mais aussi des bandes enherbées tout autour des rivières, des ruisseaux, des lacs et des bois."

Actuellement des programmes de valorisation de ces bandes enherbées sont proposés. Il est permis de planter certaines espèces d'herbes qui servent à filtrer les eaux de ruissellement avant d'atteindre les ruisseaux (nitrates et phosphores contenu dans les engrais et le lisier), d'en tirer un revenu pour l'agriculteur et de cultiver quelque chose de rentable au niveau du blé et d'être efficace pour l'environnement. Le *Miscanthus* d'Afrique, plus communément appelée l'herbe à éléphant, vient remplacer l'herbe commune et parfois fait l'objet de mise en culture à l'échelle de la parcelle pour bénéficier des aides européennes.



– "Je me méfie des nouvelles herbes que l'on ne puisse pas détruire après, sans utiliser encore un nouveau désherbant..."

Avec les produits chimiques, c'est le strict minimum...quand on peut. On a compris, un peu tard peut-être, car au départ c'était nos coopératives et nos techniciens qui nous faisaient employer du produit, que l'on pouvait faire à moitié dose et ça marchait pareil. Actuellement on a des machines qui sont très précises au niveau des pulvérisations des produits ou des épandages d'engrais. Les tracteurs sont tous équipés de système GPS pour éviter le plus possible de croiser le produit.

Avec les tracteurs le problème c'est que, quand on en les achète, après on ne les revend pas ; alors on en a un peu partout. Les gros ont les revend, mais pas les petits ; on s'en sert tout le temps pour l'arrosage ou dans les bois. Avec les vieux tracteurs on pouvait se les réparer, se démonter n'importe quoi, maintenant les nouveaux c'est impossible d'y passer ses mains, un peu comme les voitures d'aujourd'hui. Et puis tout est géré par l'ordinateur, la vitesse, le freinage, le patinage, la consommation..."

Quand je lui propose de monter dans un de ses tracteurs pour aller voir le paysage, il me regarde avec étonnement et une réaction de surprise l'envahit. Je me surprends à vite rectifier le tir pour aller plutôt voir l'étendue de son domaine. Je regrette presque d'avoir laissé échapper le mot "paysage" ; aussi je comprend que ce simple mot, semble avoir une résonance particulière dans son vocabulaire.

– "C'est un John Deere de 310 Chevaux et je l'ai acheté neuf et il n'est jamais tombé en panne. Il est équipé comme les autres du GPS, mais celui là, tu n'y touche pas le volant, il se pilote tout seul..."

On vit peut-être pas mieux qu'à l'époque où mon père travaillait avec des boeufs. J'ai connu l'attelage avec le cheval, c'était un autre outil de travail bien plus magnifique. C'était le temps où avait le temps de prendre son temps. On travaillait juste pour faire vivre la famille. Ma mère avait des oies pour vendre les fois gras sur les marchés d'Eauze ou de Condom, et avec ça elle habillait les enfants. Maintenant on a tellement de contraintes qu'on n'est pas mieux. On y passe moins de temps, le travail de la terre était plus pénible. Il fallait tout faire à la main, labourer les champs, bêcher les vignes et sulfater avec la pompe sur le dos. Quand on est passé avec la sulfateuse sur le cheval, déjà c'était mieux. On profite malgré tout du temps ; mon père partait à la pêche, prenait son temps pour aller à la chasse, etc...il n'y avait pas grand loisir à cette époque à la campagne. Quand il y avait des palombes, il s'arrêtait de travailler.

J'ai vu arriver la mécanisation. On était tout excité ; on ne regardait plus les vaches, on regardait les tracteurs. On les regardait sur les grandes foires agricoles, mais c'était surtout de voir le premier tracteur du voisin, un Société Française travailler dans les champs pendant que nous on labourait avec les boeufs et le cheval devant. On s'est dit, le jour où l'on pourra, on s'en achètera un.

C'est comme ça que tout à commencé. Mon père, un jour est allé dans sa chambre chercher dans une boîte de l'argent et a payé en liquide son premier tracteur en 1958."



Société Française Vierzon - 1955



John Deere 8430 - 2007

Dans le tracteur :

– "Alors là tu as, sur la droite un champ de blé, sur la gauche, un champ de colza et des prairies au loin. J'aime bien regarder la nature...D'ailleurs ma vie c'est ça ; c'est de voir pousser les récoltes et de les ramasser. Et tous les ans je me dis que je vais essayer de faire mieux. Il y a des fois où l'on fait mieux et des fois où l'on fait moins bien.

Tu vois, ce champ de blé semé en semis direct. Il y avait du maïs, on n'a pas travaillé les sols et on a semé directement dessus. C'est joli, on a fait une économie de temps, de passage et de gasoil. Ca fait une quinzaine d'année qu'on a commencé petit à petit et on a vu qu'au niveau du rendement c'était peut-être un peu moins bien, mais on ne sait pas encore. Par contre, au niveau des mycotoxines (champignons et parasites), c'est nettement mieux pour être aux normes. Donc il faut toujours avoir un blé impeccable pour la vente. Pour en venir au bio, une année j'ai planté du blé bio, je l'ai récolté et je l'ai stocké pour le revendre à peine deux mois après. En entrant dans la cellule on ne pouvait pas y rester tellement l'odeur de ces mycotoxines était forte, alors je me demande jusqu'où vont les contrôles..."

Pied à terre :

– "Le paysage, n'est-il pas joli ? Regarde la forêt, le champ de colza, le voisin avec ses poulets, le château que l'on voit de l'autre côté, d'autres fermes que j'ai là-bas en haut avec les champs en bordure de bois et les landes tout derrière. C'est un bel endroit, c'est magnifique !

Je suis allé souvent à Paris en restant plusieurs jours et d'autres fois aussi, mais j'aime revenir ici...oh, regardes le canard sauvage....c'est beau la nature. Elle est bien entretenue, tu le vois. Il y a des arbres, ce n'est pas un désert. S'il n'y avait pas de paysans, je te le dis, ce serait vite un désert. On dit que dans les jachères le gibier y vit, c'est faux. Il vit d'avantage dans les blés, dans les luzernes ou dans les maïs, que dans les jachères. Dans les jachères, je n'y trouve jamais de gibier, c'est bizarre! Alors, les mauvaises herbes y poussent et on les retrouve après avoir travaillé les terres.

J'aime partir tout seul dans les bois, m'arrêter au pied d'un arbre, les regarder pousser. Tous les ans, ça change. J'aime regarder ma récolte. Quand les rangs de maïs sont bien alignés comme on les voit là, c'est joli. Quand le semis est réussi, tu peux te dire - s'il n'y a pas d'intempéries - que ta récolte est réussie. Faut simplement bien la suivre. Tous les ans c'est prenant car, tous les ans c'est différent. Je ne peux pas me dire : l'an prochain je ferai comme ça ; je n'en sais rien. Tout dépendra aussi du temps ou des variétés. Je me dis tous les ans que je vais faire mieux, j'essaie de faire mieux, mais on ne fait pas mieux.

Une mauvaise variété ou un mauvais printemps comme l'an dernier, donne des blés plein de maladies, avec un rendement zéro ; pourtant j'avais fait ce qu'il fallait, c'est comme ça.

On dit aussi, d'une parcelle entourée de haies, que si elles ne sont pas entretenues cela fait fouillis ; alors tu es obligé de les entretenir, de passer tous les ans tes faussés à l'épaveuse et tes tours de parcelles. Avant, on ne le faisait jamais, mais maintenant quand tu as un champ propre, c'est joli. Avec le tracteur, tu es plus à l'aise et tu peux faire pousser ta récolte jusqu'au raz du faussé. Tout compte, le principal c'est le tour du champ. Quand il est fait, c'est le plus grand périmètre de la parcelle et c'est là où tu ramasses le plus. Si tu perds déjà une demie trémie de moissonneuse, ton rendement est déjà foutu. C'est comme si un peintre sur un tableau ne faisait pas les bordures, tu te dirais qu'il manque quelque chose ; et bien là, c'est exactement pareil...

On avait vingt vaches laitières quand j'ai commencé. Tous les jours je les trayais à la main, matin et soir toujours à la même heure. Après on a eu une machine à traire et on a essayé de produire davantage, toujours pareil. Encore plus de lait, mais on nous demandait aussi davantage de normes d'hygiène. Le matin, je tirais le lait et je le portais dans le village. Je le distribuais en bas du village avec les bidons et mon quart pour les mamies qui n'en voulaient que pour le donner aux petits chats. Tu n'avais pas de contrôle et personne ne s'est empoisonné. C'était du lait bio et riche en matières grasses, maintenant on boit de l'eau. Quand je les ai vendues, je t'assure, je n'ai pas pleuré..."





"Jamais sans mes veaux"

Eugène DUPRAT

Agriculteur exploitant de 53 ans :

Vendredi 23 Avril 2010, 11:00, au lieu dit de "l'Air".



Chez Eugène, le temps n'a pas fait de mutation flagrante sur son mode d'exploitation, il a toujours fait de l'élevage comme son père qui l'a reçu de son grand-père. A l'entendre c'est la seule chose qu'il fallait faire, il n'en changera pas. Dans ce petit hameau perché sur la colline face au château de Poudenas, les animaux restent les rois de la ferme ; à l'Air, la basse-cour a de l'avenir.

Dans le salon :

– "Nous avons 30 hectares, donc, trois photos. Chaque année nous déclarons l'ilot ici entouré en jaune et après chaque parcelle. Après faut remplir les papiers pour dire par exemple dans l'ilot n°9, il y a tant d'hectares de blé ou de prairie temporaire. On nous dit pas vous êtes obligé de faire du blé, on choisit encore notre culture, et heureusement. On nous a jamais obligé la culture."



L'épouse d'Eugène s'occupe des démarches administratives, dont ici la déclaration de la PAC. Déclaration annuelle des modes de cultures pour chaque exploitant sur l'ensemble de sa propriété, au mètre carré près. Le mode de calcul s'effectue sur la base de données photographiques aériennes et non satellites comme les clichés le font penser. Ce survol méthodique de toute la France agricole, dont les photos sont réactualisées chaque année, permet de faire le constat des cultures réellement pratiquées. Des codes couleurs révélant exactement les types de cultures employées permettent de vérifier les déclarations annuelles au programme de la prime de la PAC (politique agricole commune). Cette prime aidant les producteurs à compenser les prix bas actuellement sur le marché européen et sur le cours mondial.



Lieu dit de "L'Air"



Poudenas et son château du XIIIème.

– "Ici on fait de tout, de la céréale, des poulets, des veaux et un peu de vin. De toutes les façons, je suis à la retraite depuis deux ans. C'est ma femme qui a repris, mais je travaille pareil.
Je fais des veaux de boucherie qui sont en liberté sur paille et plus en caisse comme autrefois (en stabulation libre et non en logettes).

Je suis né dans cette ferme et ma mère aussi, on a toujours été là.

– "Votre père a été l'un des premiers à acheter un tracteur dans la région."

– "C'est exact, en 1954. Il est en pièces détachées, mais il est encore là."

– "Vous gérez votre domaine de façon verticale et plus horizontale. Avant vous regardiez au loin pour cultiver vos champs. Maintenant, c'est d'en haut que vous regardez, depuis une vue aérienne. Comment le ressentez-vous ?"

– "Au départ ça fait drôle, parce qu'on se le voit pas comme ça. Les premières photos étaient pas très nettes, maintenant elles sont un peu plus claires. On ne se l'imagine pas comme ça ; quand vous nous avez offert la photo prise depuis l'ULM, notre première réflexion a été : "on dirait un village". Vu d'en haut c'est pas pareil, avec tous ces bâtiments et tout ça, on ne dirait pas que ça fait si grand et aussi imposant."

– "Toutes ces constructions devaient sans doute former un hameau."

– "Les seigneurs exploitaient toutes les terres autour du château. Autrefois les châtelains possédaient tous leurs fermiers. Et donc ici, ça faisait parti du château de Poudenas qui est juste en face. La ferme qui est à côté de nous lui appartient encore, il y entrepose sa récolte de céréales dans des gros silos."

– "Rassurez moi, vous n'êtes plus asservi par Monsieur le Conte, ce n'est plus lui qui dirige ici, c'est bien vous ?"

– "Il n'y a pas si longtemps, 40 ou 50 ans, il y avait encore des fermiers de château. Il y avait aussi des métayers de château. Et en plus, il y avait un régisseur. Maintenant le Conte travaille tout seul ses 140 ha, comme nous. Sauf qu'il travaille avec un ouvrier agricole de temps en temps et un entrepreneur qui lui fait le plus gros. La plupart du temps, on le voit seul."

– "Le Conte doit avoir de gros tracteurs, alors...."

Nous partons avec Eugène nous promener dans sa propriété et je vais tenter de lui faire parler un peu de nature. Je devine qu'il n'est pas très à l'aise avec cette série de questions, mais il se prête bon gré mal gré au jeu des questions et des réponses. La discussion va sans doute être difficile et aborder la question du paysage périlleux.

– "Vous pratiquez la chasse ?"

– *"Le dimanche, histoire de me balader. Je vais dans mes bois, dans mes champs, un peu partout. Je vais balader aussi chez les autres."*

– "Ça fait longtemps que vous faites ce métier ?"

– *"J'ai commencé à l'âge de 14 ans et mes parents sont ici depuis 1930. Ça fait un petit bout de temps. "*

– "Les choses ont dû changer depuis le temps."

– *"C'est sur, avant on n'avait pas d'élevage. On avait des boeufs et des vaches pour travailler et c'était tout. Ils ont été remplacés par des tracteurs et depuis 1967, on fait de l'élevage uniquement. "*

La promenade commence sur la voie communale le long des bâtiments, passant devant le mobil-home refuge des week-ends de leur fille technicienne agricole, longeant les bordures fleuries de la grand-mère, le stock de meules de foin et la caravane témoin de lointains souvenirs estivaux...

On entre dans le hangar où se trouvent rassemblés les veaux, étendus dans la paille fraîche de leur litière quotidienne. Depuis un espace technique placé au centre de la construction, Eugène pilote une machine qui distribue automatiquement une mixture faite de poudre et d'eau chaude. Les animaux se servent à volonté des tétines d'une sorte de mère virtuelle mise à disposition 24h/24. Pas loin la palette de sacs de nutriments attend d'être versée dans l'immense entonnoir alimentant l'appareil. Les veaux de 108 jours croisés de Normand et de Montbéliard peuvent tout de même profiter de larges portes de plus de 4 mètres de haut ouvertes sur le paysage environnant.

Je fais remarquer à Eugène la disposition privilégiée des bêtes sur la vue et je m'aventure à plaisanter un peu pour m'engager dans le sujet.

Posté à l'extrémité du hangar, la vue dégagée vers l'Est permet d'apercevoir le village de Mézin. Entre les deux, une série de plans définissent tour à tour des bois, de grands champs, des vignes et au premier plan des tunnels en structures métalliques recouvertes de bâches plastifiées dans lesquelles Eugène élève 2005 canards blancs prêts à gaver.

– *"Toute la paille stockée plus haut vient de Fources. J'en ai acheté parce que je n'ai pas assez de terre pour faire du fourrage."*

– "Vous n'avez jamais acheté de terres pour cela, pour éviter d'en acheter à d'autres. Vous n'avez jamais voulu agrandir votre propriété."

– *"Non, les limites parcellaires n'ont pas changé depuis 1930. J'ai bien récupéré le domaine de Peyruc, mais la maison est tombée, il n'y a rien à récupérer."*

– "Je me rappelle une splendide allée pour y aller, la tempête n'a pas fait trop de dégâts ?"

– *"Elle est un peu défoncée en passant avec les tracteurs et la tempête n'a rien arrangé. Il y a du monde par terre. Je n'arriverais pas à faire tout le bois, je pense. Ici, il n'y a rien eu, mais au milieu des bois, c'est les plus gros qui sont tombés."*

Eugène garde son mégot de cigarette roulée collée aux lèvres et son rire constant révèle son humeur joviale, malgré quelques hésitations dans la voix. Je décide de me lancer pour voir, maintenant que le décor est planté.

– "Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur le paysage, sur ce qui vous entoure."

Après quelques mouvements d'épaules et le balancement de son bras gauche avec sa cigarette fixée au bout des doigts, Eugène reste sans rien dire, avec sur son visage l'expression de l'étonnement.

Je ne sais pas si la question est bien posée, si l'apparition du mot "paysage" de façon trop directe ne le gêne pas, ou si tout simplement en comprend-il le sens ?

– "Avez-vous l'habitude de regarder autour de vous ?"

– *"Non, on n'y fait pas du tout attention"*

– "Il y a eu pourtant du changement sur les parcelles ?"

– *"Là, c'est sûr. Ils [les voisins] ont fait de grandes parcelles. Ils ont voulu avoir du nouveau matériel, et pour du plus gros matériel il faut pouvoir passer. On ne peut pas se permettre d'avoir des petits morceaux."*

– "Le regrettez-vous ?"

– *"Ça défigure un peu la nature. Chez le voisin, c'était des parcelles où il y avait du bétails, de beaux prés entourés de haies, mais ça n'y est plus. Pour sur, c'est moins beau."*

– "Alors, qu'est-ce que vous voyez de beau autour de vous ?"

Deuxième tentative pour faire parler Eugène de ce qui l'entoure et de son ressenti par rapport à ce qu'il voit tous les jours. Rien à faire, la question est trop forte et il n'a rien à dire. Il dit ne rien voir.

Je me rattrape en l'aiguillant vers une définition de la haie, de son usage et de son aspect dans le paysage.

– *"Ça servait de clôture. A cette époque elles étaient entretenues, elles étaient taillées et ça faisait propre. Maintenant ils ne labourent même plus, c'est facile il sèment directement et ils ne font plus rien. C'est les marchands de charrues qui vont faire faillite." (rires)*

– "Et des promenades, pendant la chasse par exemple..."

– *"Je me balade, mais je ne fais pas attention aux champs comment ils sont fait ou comment le gars les travaille. Je ne regarde que la terre que "je" travaille et si c'est comme il faut. Je suis né ici, alors je connais tout par coeur. La seule chose que j'ai faite, c'est planter des saules pour faire de l'ombre aux canards, c'est ce qui pousse le plus vite. C'est sûr que ça fait mieux pour le paysage."*

Conclusion

Le regard urbain voudrait maintenir une certaine qualité à un produit "paysage" comme une sorte de traçabilité du paysage ou d'un paysage labellisé.

Ou bien encore, la recherche d'un esthétisme normalisé par la réalité économique va-t-elle standardiser les paysages de nos campagnes ?

Les agriculteurs vont devoir se battre aussi pour garder un peu de leur marque, de leur empreinte, plus que des touches... Ils en sont conscient, et les nouvelles générations réalisent qu'un tournant dans leur métier va se produire au profit d'une attitude raisonnée. Rien de tout ce qui a été dit par ces cinq paysans ne met en doute la vulnérabilité de leur devenir. La course au rendement persiste et la modernisation de l'exploitation agricole n'a pas de limites, mais un idéal les fait espérer, celui de toujours bien faire.

La transmission de ce savoir-faire est un "outil" qui compose avec la nature et son emploi bien mené, construit le paysage de demain. Les grands espaces ne sont plus gérés par un grand nombre, mais une petite poignée bientôt se chargera de l'ensemble. L'utilisation de la machine devient une nécessité, pourvu que le savoir-faire des anciens perdure.

Dans les yeux de ces compagnons de la terre, persiste ce sentiment de transmission malgré la mécanisation. La nature affiche toujours son utilité : elle est organisée pour produire (champs), elle est en désordre pour organiser tout le reste (forêts). L'agriculteur est à sa place au milieu de tout cela, comme le capitaine à la barre de son navire. C'est lui qui commande et malgré ce que l'on pense, il tient à sa liberté.

C'est pourquoi, après cette enquête, je me rends bien compte que le paysage reste à leurs yeux une sorte de carte postale comme pour nous une image d'épinal. Ils voient un ensemble cohérent et global, sans s'attarder sur ce qui ne les regarde pas.

Pour nous, c'est un peu pareil, la campagne c'est beau quand ça défile.

Epilogue

- *"C'est pas nous...! L'agriculteur, il est bête et discipliné.
On nous a dit de produire, alors on a produit ; pour en arriver à quoi..."*

Roger De Bortoli

Histoire du machinisme agricole

Le machinisme agricole, en tant que doctrine, a pu se développer avec l'invention de la machine à vapeur et la disponibilité du charbon, puis du moteur à combustion interne.

Il a été dopé par les inventions mécaniques faites pour la Première Guerre mondiale. Les fabricants de matériel militaire (chars d'assaut et véhicules du Génie en particulier) se sont reconvertis après guerre dans le domaine du machinisme agricole et forestier, pendant que les fabricants de poudre et explosifs se convertissaient à la fabrication massive d'engrais à base de nitrates et que certains fabricants d'armes chimiques se reconvertissaient dans l'industrie naissante des biocides agricoles (insecticides notamment).

Le machinisme, après l'armistice de 1918, a alors pu être présenté comme une solution idéale et nécessaire pour répondre au « manque de bras » de l'après-guerre et aux besoins urgents de reconstruction du pays.

À titre d'exemple, la revue Vie à la campagne, lue par les grands propriétaires ruraux français titrait en mars 1929 (peu avant la crise de 29) dans la rubrique Génie rural : « Vers le machinisme total indispensable » avec le sous-titre : « De formidables progrès techniques sont révélés à un moment où le monde rural, pressé de s'équiper, ne peut le faire à son gré, alors que dans l'intérêt et par l'effort de tous, il importe d'accroître la capacité d'absorption du marché. »

La forêt s'inspire de l'agriculture avec l'apparition du tracteur, du bulldozer, des engins lourds, et du moteur (drainage, engrais, planification rigoureuse), eux-mêmes directement issus des chars développés pour la guerre. C'est l'époque où en France, les premières machines à planter les arbres en ligne sont utilisées pour les forêts de guerre.

Cette double approche, agricole et sylvicole de la mécanisation a contribué à la modernisation de ces activités et à un énorme accroissement des rendements apparents, concomitant à la disparition de ses emplois pénibles et de faible valeur, abandonnés par la main-d'oeuvre entraînant l'exode rural.

L'accroissement considérable de la productivité par travailleur a de profondes conséquences sur l'organisation des exploitations agricoles et leurs relations. La main-d'oeuvre d'appoint saisonnier (lors de la moisson par exemple) est réduite, et même disparaît totalement dans bien des cas ; la taille économiquement optimale de la ferme augmente sans cesse avec le progrès mécanique, conduisant à un accroissement régulier de la taille moyenne et donc à une réduction équivalente du nombre d'exploitations, ainsi qu'un remodelage du paysage suivant l'accroissement de la taille des parcelles cultivées.

Le besoin de capital est croissant, directement pour suivre le progrès technique du matériel, parfois acheté à plusieurs ; et indirectement, pour financer l'augmentation de la taille de l'exploitation.

La population agricole se réduit, avec toutes les conséquences sociales (poids démographique et politique, vie festive et sociale, etc.).

Il existe un courant minoritaire (en tout cas dans le monde agricole) qui insiste surtout sur les mauvais côtés dans cette évolution, la réalité décrite restant essentiellement la même mais le vocabulaire employé étant connoté négativement :

- le gain de productivité devient pertes d'emplois et chômage et course à l'agrandissement des exploitations.
- l'exode rural est traduit en destruction de la structure sociale des communautés rurales et de la petite paysannerie.
- le besoin de financement des investissements devient (sur-)endettement
- l'artificialisation croissante du système et ses annexes (remembrement, etc.) devient une atteinte à la nature, à l'environnement.

C'est une critique du machinisme qui s'inscrit généralement dans un mouvement plus global de remise en cause de l'agriculture intensive.

Pour remédier à ce que les tenants de cette conception considèrent comme des « problèmes », des agriculteurs mettent en œuvre d'autres pratiques culturelles : agriculture sans labours, volonté de se ré-appropriier les outils agricoles en promouvant la traction animale, promotion de structures agraires alternatives à l'intensification de l'agriculture, etc.

Bernard Crochet

La machinerie agricole, 150 ans de machinisme agricole, 2006, Ed. de Lodi.

Annexes

Bibliographie

Paysages de Lot-et Garonne, Ed. caue 47, 2010.

La machinerie agricole, 150 ans de machinisme agricole, par Bernard Crochet, 2006, Ed. de Lodi.

La participation des agriculteurs à l'amélioration du paysage, Inés Almandoz, François Colson et Anne Stenger, Ed. Le courrier de l'environnement, INRA 28, 1996.

Manifeste du Tiers paysage, de Gilles Clément, collection «L'Autre Fable» Ed.Sujet/Objet 2004.

Internet

La demande sociale de paysage, rapport de Yves Luginbühl (Conseil national du paysage - séance inaugurale du 28 mai 2001. (Google)

L'analyse du capital d'exploitation, moyen de traction et machines, par Maurice Rauscher (administrateur au Ministère de l'Agriculture et Rémi Carillon (ingénieur du Génie Rural), Ed. Economie rurale (Bulletin de la Société Française d'Economie Rurale), 1954. (www.persee.fr)

Photographies

RPG, Registre parcellaire graphique, extrait cadastral Ardiège Mme Marie-José Anel (agricultrice dans le Comminges).

Vues aériennes prises durant la fête d'Arbussan, communes de Poudenas dans le Lot-et-Garonne.